N° 546 CINQ CENTIMES Lundi 26 Mai 1890

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue de Well-Ancoeur, 20 et
TOURCOING, rue Paris, 22

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ROUBAIX-TOURCOING ..... 0 fr. 10 la ligne
ARRONDISSEMENT ..... 0 fr. 15 —
FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 —
LOCALITÉS ..... 1 fr. 50 —
Les annonces sont reçues au BUREAU DU JOURNAL, 20, rue Wattignies, à Roubaix, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8, à PARIS, à l'Agence Lambert, place de la Bourse, à LILLE, à l'Agence Havas, place de la Préfecture, à BRUXELLES et à ANVERS, à l'Agence générale de publicité générale, 104, boulevard Anspach et 2, rue des Tabatières.

TÉLÉPHONE

POLITIQUE ACTIVE

A la fin de la dernière séance, M. Méline avait demandé à la Chambre de renvoyer la question des riz et maïs après la discussion du rapport sur l'élection de Saint-Dié, qui ne doit venir que jeudi. Il s'est trouvé que la Chambre n'avait plus rien à son ordre du jour. Le champ parlementaire est en jachère pour une semaine. Il n'y avait absolument que ces riz et maïs, ces mais et riz, et eux manquant, l'ordre du jour est vide!

Que de choses pourtant nous aurions à faire! C'est très bien d'avoir abordé les questions ouvrières, d'avoir voté un complément indispensable à la loi sur les syndicats professionnels, d'avoir avancé sensiblement les préparations des projets relatifs aux délégués mineurs et à la responsabilité des accidents; mais au-dessus de ces questions spéciales qui importent à des catégories très intéressantes de citoyens il y a toujours les grandes réformes qui intéressent l'université du pays, et que l'on devrait entreprendre sans plus tarder.

Les questions d'impôts, celle de l'impôt foncier, par exemple, celle des patentes, les frais de justice, la réforme de la législation concernant les notaires, les avoués, les huissiers, que de problèmes en vérité et qui, ceux-là, touchent tout le monde, riches et pauvres, ouvriers, patrons, citadins, paysans.

C'est là surtout l'œuvre que la République doit entreprendre, et, quand elle s'y mettra, elle remuera alors le pays jusqu'en ses profondeurs, elle fera la conquête de l'opinion avec une force irrésistible.

Lorsque plusieurs de ces questions auront été résolues, on ne viendra plus, avec des statistiques électorales, montrer que la République ne s'appuie que sur un peu plus de la moitié du pays, comme on l'a fait dans les dernières séances de la Chambre. Le mouvement républicain prendra alors toute sa puissance et, pour se dessiner, je crois bien qu'il n'attend que ce signal.

Hector DEPASSE.

Le dédoublement du 6e corps

La première mesure sur laquelle le général de Miribel aura à se mettre d'accord avec M. de Freycinet, concerne le dédoublement du 6e corps.

Ce projet, à propos duquel le général Haillot n'avait soumis que des notes au conseil supérieur de la guerre, va être définitivement arrêté par le nouveau chef d'état-major de l'armée.

Le conseil supérieur de la guerre en délibérera, sans doute, dans la séance qu'il est appelé à tenir au commencement de juin.

Le dédoublement du 6e corps ne peut se faire qu'en été, car il entraînera de nombreuses modifications dans la répartition des hommes de l'armée active, des réservistes et des territoriaux appelés à changer de subdivision de région.

C'est au mois d'août, avant l'affectation des recrues à leurs régiments, que le dédoublement devrait être terminé.

Il est d'autant plus utile de modifier la répartition des troupes dans les corps touchant à notre frontière de l'Est, que l'Allemagne va encore augmenter ses corps d'armée.

Après avoir créé les 16e et 17e corps, le 1er avril, pour se renforcer en Lorraine et en Pologne, elle se prépare à la formation éventuelle de deux nouveaux corps de l'armée active.

Cinq divisions d'infanterie sont déjà en surnombre pour cet objet dans le 1er corps prussien, le corps saxon (12e), le 2e corps bavarois et la division hessoise n° 93.

Le moins que nous puissions, c'est donc de dédoubler le 6e corps; du reste, il s'agit surtout d'une affaire de commandement, puisque la plupart des troupes nécessaires au nouveau corps sont toutes stationnées à proximité de la frontière.

LES REMONTES DE L'ARMÉE

M. de Freycinet vient d'adresser à M. Casimir Périer, président de la Commission du Budget pour lui faire connaître que la Commission spéciale qu'il avait chargé d'étudier les propositions présentées au nom de la Commission des remontes de l'armée s'était prononcée favorablement.

Voici en quoi consistent les décisions de la Commission de remonte acceptées par le ministre de la guerre :

Les chevaux d'artillerie à acheter seront âgés de 4 ans, au minimum. Plusieurs compagnies de la cavalerie de remonte seront supprimées. La composition des Comités d'achat sera modifiée.

Des résolutions indiquées par la lettre du ministre de la guerre, sanctionnée par la Commission du budget, il résulte que par suite des économies réalisées sur le service de remonte, six et sept mille chevaux manquant à la cavalerie lui seront donnés sans dépense nouvelle.

LE FUSIL LEBEL

Dans quelques mois toutes les troupes de Constantine auront le fusil Lebel.

Ces fusils arrivent par quantités considérables à la Casbah, à Constantine.

LA FRANCE ET L'ITALIE

L'agence Havas nous communique la note suivante :

Certains journaux italiens ont parlé d'une démarche faite par le président et vice-président de la chambre de commerce italienne, à Paris, auprès de M. Billot, ambassadeur de France auprès du Quirinal actuellement à Paris.

Il est exact que M. Billot ait reçu le président et le vice-président de la chambre de commerce italienne; mais ils n'ont pas tenu le langage que prêtent ces journaux italiens.

L'Allemagne et le Voyage de M. Carnot

La *Post* confirme le bruit d'après lequel le prince de Hohenlohe irait saluer M. Carnot à Belfort.

Toujours d'après le même organe, le statthalter d'Alsace-Lorraine remettrait à M. Carnot une lettre de l'empereur Guillaume.

Cette nouvelle n'est pas confirmée au quai d'Orsay.

D'autre part, voici la dépêche que la *France* reçoit de Strasbourg :

« Strasbourg, 24 mai. — Le prince de Hohenlohe est parti pour Baden-Baden où il compte rester plusieurs jours et au palais du statthalter aucun préparatif n'est fait, assure-t-on, en vue d'une mission diplomatique du genre de celle dont il s'agit. »

LA CARTE A PAYER

On a enregistré avec une certaine emertume les déclarations du ministre de la guerre, M. Verdy du Vernois, à la commission militaire du Reichstag allemand.

Les plus chauds partisans de la triple alliance avouent, en poussant des soupirs, que les charges qui résultent de cette dernière deviennent de plus en plus intolérables, car il serait dans la logique de la situation que tout accroissement de forces militaires en Allemagne dût avoir son contre-coup en Autriche et en Italie, mais l'Autriche-Hongrie n'est certainement pas, à tous les points de vue, en état d'aller plus loin dans la voie des sacrifices pour l'armée.

On laissera donc le voisin aller appliquer tout seul, s'il le désire, les idées de Scharnhorst, car tout accroissement de charges militaires serait mal accueilli par les Chambres des deux parties de l'empire austro-hongrois.

Conspiration anti-russe

Les agents de la police secrète russe viennent de découvrir à Berlin un complot tramé contre le gouvernement impérial de Russie et destiné à provoquer des troubles dans les provinces baltiques. Le chef de cette conspiration est le fameux Max d'Oettingen, autrefois conseiller municipal de Riga, et qui fut relégué par ordre du tsar, à cause de ses tendances anti-russes.

Le nombre des conspirateurs dépasse deux cents; chaque vendredi ils tenaient une réunion secrète dans une salle spéciale du restaurant « Grosser Kurürst » dans la rue de Potsdam. C'est là que se trouvent aussi leurs papiers, et statuts de l'association, les pièces ayant trait à la conspiration, l'Album Baltes, où sont inscrits tous les noms des membres de l'association.

Les principaux agitateurs sont, après d'Oettingen, les deux frères Buchholtz, dont un a dû fuir de Riga pour ne pas être arrêté pour crime de haute trahison, et le professeur Harnack, connu pour ses pamphlets contre la Russie et le tsar.

Ces conspirateurs étaient en relations étroites avec le « Baltisches Hilfscomitee » (Société baltique de secours) de Dresde qui, sous ce nom, fait, au moyen d'agents secrets, de la propagande anti-russe et prussophile dans les provinces baltiques.

Le gouvernement prussien vient d'être informé par la Russie de l'existence de cette société secrète, et on assure qu'il prendra des mesures pour empêcher son fonctionnement, qui pourrait jeter du froid dans les relations de la Russie et de l'Allemagne.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing.

Conseil de Cabinet

Paris, 24 mai. — Les ministres présents à Paris se sont réunis ce matin en conseil de cabinet au ministère de la guerre, sous la présidence de M. de Freycinet.

Le conseil a été consacré à l'expédition des affaires courantes.

VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Montpellier, 24 mai. — Hier matin, à neuf heures, a eu lieu à la préfecture la réception des autorités. Les délégués des universités étrangères ont été reçus avant les autres délégations dans un salon spécial où M. Carnot s'est entretenu quelques instants avec eux.

M. de Cabrières, en présentant son clergé, a dit :

Si l'indépendance de l'Université vis-à-vis de l'Eglise existe aujourd'hui, il n'en reste pas moins entre elles un lien, et elles continuent à se rendre d'honorables et utiles services. L'Eglise remplit modestement sa noble mission; les professeurs de la Faculté sont respectueux de la religion. C'est là un concert précieux pour la patrie et vous voudrez, j'espère, y applaudir en le consacrant par votre suffrage.

M. Carnot a répondu à l'évêque de Montpellier :

Je suis heureux de vous voir, avec votre clergé, associer à l'amour de l'enseignement les grandes pensées patriotiques que vous venez d'exprimer et que je partage avec vous.

M. Carnot a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur au maire, M. Laissac.

Le président de la République a décoré, en outre, les décorations suivantes :

Les croix de chevalier à MM. Plateau, capitaine au 122e régiment d'infanterie de ligne; Cassé, capitaine du génie; Tempié, propriétaire à Montpellier.

La médaille militaire à MM. Brémont, adjudant au 9e régiment d'artillerie; Saligny, sergent au même régiment, Levali, maréchal des logis de gendarmerie.

La croix de chevalier du Mérite agricole à MM. Borelli, Azais, Pagès et Figone.

M. Arrivière a été chargé par M. le président de la République de remettre les dons suivants :

2,000 fr. pour le bureau de bienfaisance, 500 fr. pour les hospices, 250 fr. pour les orphelins du bureau de bienfaisance et 250 fr. pour les orphelins de l'hospice.

Au nombre des délégués envoyés par les diverses facultés d'Europe et d'Amérique se trouve l'un des savants les plus éminents du siècle, le docteur Von Helmholtz, de Berlin.

Les professeurs de physique actuellement réunis à Montpellier ont décidé qu'il leur appartenait plus particulièrement d'adresser à cette illustration de la science leurs souhaits de bienvenue : c'est ce qu'ils ont fait hier.

Chez M. le professeur Crovas, ils ont remis au professeur von Helmholtz, une adresse ainsi conçue :

Illustre maître, les professeurs de physique réunis à Montpellier pour la célébration du sixième centenaire de son Université, vous présentent leurs hommages respectueux.

Ils saluent en vous l'illustre savant qui a le rare privilège de voir son nom attaché à toutes les grandes théories de physique et de physiologie.

Votre présence aux fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier les a profondément touchés, ils en conserveront précieusement le souvenir.

Tous les professeurs français ont signé ce document. En outre, deux membres du comité du banquet médical, tenu dans la journée, inviter M. Von Helmholtz au banquet qui lui sera offert dimanche.

Le président a visité à onze heures le palais des Facultés. Dans la salle d'honneur on a découvert en sa présence une plaque commémorative de la célébration du centenaire de l'Université. L'archiduc, M. Rigen, a reçu les palmes académiques. Les étudiants ont vivement acclamé M. Carnot. Il a visité ensuite l'Ecole de médecine; à la sortie les étudiants ont fait une ovation au ministre de l'intérieur, M. Constans.

Après une rapide visite au Jardin des Plantes et un déjeuner à la préfecture, le président se rend à deux heures à l'Ecole d'agriculture, où le ministre, M. Develle, offre une fête aux étudiants français et étrangers.

Après le déjeuner, M. Carnot a parcouru différents quartiers de la ville et visité plusieurs établissements de bienfaisance, puis l'Ecole d'agriculture.

Des acclamations enthousiastes et interrompues l'ont partout salué sur son passage.

Le Conseil supérieur du Commerce

Paris, 24 mai. — C'est, selon toutes probabilités, le 9 juin prochain, que le conseil supérieur du commerce sera convoqué pour commencer l'examen des réponses des chambres de commerce au questionnaire sur le renouvellement du régime économique de la France.

Le budget des travaux publics

Paris, 24 mai. — La commission du budget vient de terminer, sur le rapport de M. Poitier, l'examen du budget des travaux publics.

Elle a réalisé une économie d'environ 1,500,000 francs par rapport aux derniers chiffres demandés par le gouvernement.

Ces chiffres étaient déjà eux-mêmes en réduction de 4 millions sur le projet primitif.

Les budgets ordinaires des conventions et des chemins de fer de l'Etat feront l'objet d'une discussion ultérieure, sur le rapport de M. Pelletan.

La commission va discuter maintenant le budget des cultes, dont M. Leygues est rapporteur.

Le Budget des Cultes

Paris, 24 mai. — La commission du budget vient d'adopter le budget des cultes sans observations. Elle a accepté tous les chiffres présentés par le gouvernement.

Contrairement aux anciens précédents, la commission n'a soulevé aucune question de principe au sujet du budget des cultes.

M. Pelletan s'est borné à déclarer qu'il demeurait opposé au budget des cultes, mais qu'il ne ferait aucune proposition dans ce sens, sachant bien qu'elle serait repoussée.

Un condamné à mort innocent

Avignon, 24 mai. — Un délégué du ministre de la justice est venu jeudi faire une enquête au dépôt des forçats d'Avignon, sur le nommé Boras, condamné à mort par la cour d'assises de l'Aude pour le crime du Petit-Caudon, commis en 1887. L'innocence de Boras a été reconnue. Le Président de la République, informé du fait après le banquet, a annoncé qu'il signerait à sa rentrée un décret de grâce.

L'auteur du crime est détenu en Espagne et l'extradition n'a pu être obtenue malgré d'instantes démarches de M. Fallières.

Le Crime de Toulouse

Toulouse, 24 mai. — Ce matin, en pleine rue Mirepoix, M. Grandmaison, sculpteur, âgé de soixante-cinq ans, avait rencontré la femme Pascale Sieurac, âgée de trente ans, ménagère, son ancienne maîtresse, tira sur elle un coup de revolver qui l'atteignait au bras gauche, ensuite il lui porta trois coups de couteau à la poitrine.

Tout-même se frappa avec cette arme en pleine poitrine, et se réfugiant dans le vestibule de la maison située au numéro 52, rue Saint-Rome, il continua à se frapper avec son couteau.

Deux sergents de ville aussitôt avisés s'emparèrent du meurtrier qu'ils transportèrent à l'hôpital ainsi que la victime.

Leur état est désespéré.

LE CRIME DE LA GARE SAINT-LAZARE

Paris, 24 mai. — Nous racontons d'autre part les détails du drame qui s'est déroulé hier soir dans la gare Saint-Lazare.

M. Zimendiger, la victime, est mort cette nuit à l'hôpital Beaujon, où il avait été transporté.

Stotzel a été interrogé ce matin. Il a renouvelé ses premières déclarations et affirmé qu'il avait agi par vengence; Zimendiger, son ami était l'amant de sa femme et c'est cette situation le rendait, lui, le mari, ridicule aux yeux de tous, son ami ne lui épargnant pas les sarcasmes.

Stotzel sera confronté aujourd'hui avec le cadavre de sa victime.

Accident dans une mine

Saint-Etienne, 24 mai. — Un pénible événement est survenu dans la fendue Pichon-du-Cluplet. Une équipe de mineurs allait y prendre le travail, lorsque les ouvriers se sentirent suffoqués par des émanations de gaz et les lampes s'éteignirent. Le gouvernement s'empressa de dépêcher aux ouvriers d'aller plus loin et il se porta lui-même en avant pour explorer la fendue; mais il avait à peine fait quelques pas qu'il entendit des cris d'appel. Aussitôt il se dirigea de ce côté et trouva un mineur étendu. Il voulut l'aider à se relever, mais suffoqué lui-même il tomba à son tour.

Les mineurs accoururent à son aide et parvinrent à le retirer avant que l'asphyxie eût accompli son œuvre. Il fut bientôt rappelé à la vie.

Mais la première victime, le mineur Berlier n'a pu être retiré que quelque temps après et il a péri par l'asphyxie.

Ce malheureux laisse une veuve avec cinq enfants.

On dit que le gaz répandu dans la fendue provenait d'un puits abandonné, situé non loin de là.

Nouvelles Etrangères

L'EXPULSION
Des journalistes français d'Italie

Rome, 24 mai. — MM. Cavaiotti et Imbriani interpellent sur l'expulsion des journalistes.

M. Crispi répond que les correspondants étrangers ont été envoyés à Rome avec la mission d'agir contre le Crédit italien. M. Crispi avait envoyé le 31 octobre 1889, une note au correspondant de l'Agence Havas : M. Ménabréa en référa à M. Spuller, lequel déclara que l'Agence Havas ne se montrait pas docile à ses recommandations. Les mesures de rigueur ne furent donc prises qu'après. Les intéressés ont été avisés. L'hospitalité n'a pas été violée.

L'Agence Havas, qui public cette dépêche, fait observer que son correspondant n'est arrivé à Rome que le 27 octobre 1889 seulement et le 31 octobre, il n'avait encore envoyé aucun télégramme.

Il résulte donc clairement que ce n'est pas le service de son correspondant qui a motivé la protestation de M. Crispi et ultérieurement son expulsion, mais le principe même de la représentation de l'Agence Havas à Rome, près des agents français.

A la Turque

Sofia, 23 mai. — Des avis de Constantinople donnent des détails précis sur l'incident de Buyukdère.

M. Ivanow, conseiller d'Etat et premier interprète de l'ambassade de Russie à Constantinople, se promenait à Buyukdère avec deux filles, lorsque cinq jeunes turcs, élèves de l'Ecole militaire, se jetèrent tout à coup sur elles et cherchèrent à les entraîner. M. Ivanow donna immédiatement l'alarme, et les matelots du stationnaire russe sortirent en armes et se mirent à la poursuite des ravisseurs. Après une course mouvementée, ils parvinrent à en atteindre quatre et leur enlevèrent les jeunes filles.

Les quatre prisonniers sont gardés à l'ambassade de Russie.

Inondations au Maroc

Tanger. — Des inondations terribles ont eu lieu à Sefron au sud de Fey le 16 mai. Les maisons se sont écroulées. 54 cadavres ont été déjà retrouvés. Des centaines de familles sont sans asile.

Conflit au Canada

Ottawa, 24 mai. — La situation dans les provinces d'Ontario et de Québec devient très étendue.

On en arrive à craindre qu'il ne soit plus guère possible d'éviter que le conflit qui existe à l'état latent entre Anglais et Français prenne bientôt un caractère aigu.

L'ASSASSINAT DE GOUFFÉ

L'Arrestation d'Eyraud

Les inspecteurs de la sûreté Gaillardet et Soudais, envoyés pour prendre possession d'Eyraud, se sont embarqués hier au Havre, sur le paquebot de la Compagnie transatlantique la *Bretagne*, à destination de New-York.

Nous avons annoncé hier que des expériences de suggestion et d'hypnotisme avaient été tentées sur Eyraud. Ces expériences ont eu lieu au Dépôt de la préfecture, dans une salle spéciale. Leur résultat ne sera communiqué au suspect qu'à la fin du mois.

M. Lozé, préfet de police, avait adressé des félicitations au gouverneur de la Havane au sujet de l'arrestation d'Eyraud : il a reçu en réponse le télégramme suivant :

« Merci félicitations. Suis heureux avoir rendu service à un pays que j'aime tant.

« DAYTA-TA. »

LE

Crime de la rue des Mathurins

Voici quelques détails complémentaires sur le drame de la rue des Mathurins dont nous avons donné le récit très complet :

De l'enquête faite, il semble établi que l'employé de banque ne devait pas ignorer les relations que sa femme entretenait avec son ami. Ce dernier, en effet, qui avait prêté de l'argent à M. Wittorski, payait en outre le prix de la pension des trois petites filles; dernièrement, il avait acheté à Mme Wittorsk pour deux mille francs de marchandises pour son commerce de couturière.

Blezinski, qui pendant l'Exposition portait deux bracelets aux bras, avait donné ces bijoux à sa maîtresse. On a retrouvé plusieurs lettres écrites à Mme Wittorska par Blezinski, dans lesquelles l'amant appelait cette dernière « ma chère amie ». Ces lettres étaient comme du mari.

Hier, à deux heures, M. Guillot, juge d'instruction et M. Cazeneuve se sont rendus rue des Mathurins dans la chambre du crime. Ils ont interrogé Blezinski et le mari de la victime.

Les constatations ont été faites devant le médecin, en présence de M. Brouardel, médecin légiste.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 31

MÈRE

Avec de pareils principes jamais ce vieux fossile n'aurait admis qu'un homme entouré de respect comme M. Combarrieu et doué des sentiments les plus élevés, pût paraître fou.

Louville, plus moderne et dans le train scientifique, ne valait pas mieux, car il était atteint d'une manie qui le rendait impossible, — celle de l'internement. Pour lui, toutefois, à quelque catégorie qu'il appartînt, même l'idiot, le malade, à un à quelque degré qu'il fût de la maladie, devait être isolé, c'est-à-dire interné dans une maison de santé.

Et celle qu'il choisissait toujours lui-même pour ses malades riches, n'était jamais un asile public, attendu, disaient ses adversaires, qu'il ne désignait que des maisons dont les directeurs partageaient avec lui le prix de la pension payée par le malade.

Que cela fût ou ne fût pas vrai, et que la vie mondaine de Louville, brillante et tapageuse qui, pour une bonne part, faisait sa réputation, fût entretenue par ces remises, cela était de peu d'importance pour Victorien; mais ce qui le touchait, ce qu'il ne voulait à aucun prix, c'était un placement dans une maison de santé, qui pouvait entraîner la nomination d'un administrateur aux biens de son père; car ce qu'il fallait pour le succès de son plan, c'était que sa mère restât seule chargée de l'administration de ces biens, et vertu de la procuration qui lui avait été donnée, et il n'osait pas croire que *cette* procuration pût conserver son pouvoir du moment où celui qui l'avait consentie serait interné. C'était là, pour lui, une question inquiétante qu'il avait voulu éclaircir, mais sans rien obtenir de précis; pour les uns, il n'y avait pas lieu à la nomination d'un administrateur quand l'aliéné avait donné une procuration à un tiers; pour les autres, au contraire, les tribunaux décidaient si cette procuration devait être maintenue ou révoquée.

Dans le doute, le mieux était donc de ne pas s'exposer à un internement qui pouvait amener l'intervention des tribunaux. A la vérité, un jour ou l'autre, sa mère et lui devraient demander l'interdiction, mais alors son affaire serait faite et par sa mère il aurait obtenu ce qu'il voulait.

De même, et pour d'autres raisons, il écartait Samson, Camille et Pequeur, que Jouveneau avait proposés, tandis qu'il acceptait volontiers Soubyranne.

Dans le train aussi, celui-là, et même sur la machine dont il était un des chauffeurs les plus zélés, ce qui lui avait valu une notoriété lapageuse, sinon une réelle autorité.

C'était cette notoriété qui avait appelé l'attention de Victorien sur lui; dans le monde et dans les journaux on parlait à chaque instant de son livre « *Les demi-fous* », à la vérité plus sérieusement pour le plaisantier que pour le louer, et il avait voulu lire ce livre, lui qui ne lisait rien.

Bien qu'écrit dans une forme agréable, et plutôt à l'usage des gens du monde qui ont un fou dans leur famille, qui ont pour les gens de métier, sa lecture fut dure pour Victorien, laborieuse et difficile; cependant, il en vint à bout ou à peu près, à condition de ne pas s'appesantir sur ce qu'il ne comprenait pas et de ne s'arrêter qu'à ce qui lui plaisait.

Or, ce qui lui avait plu dans ce livre, c'est le point de vue nouveau trouvé par Soubyranne que s'il est bien de s'occuper des fous, il est encore mieux de s'occuper de la Société et des moyens à employer pour qu'elle ne puisse se protéger contre eux : tâche d'autant plus vaste que pour lui tous les héréditaires, phtisiques, goutteux, scrofuleux, rhumatisants étaient candidats à la folie, tous coupables d'avoir tous eux qui portaient en eux un stigmate ou un signe de déshérmonie physique, depuis les difformités réellement monstrueuses jusqu'aux mâtvesations les plus légères, aussi bien la microcéphalie, le prognatisme ou le bec de lièvre, que les dents mal plantées, les bosses frontales, le bégaiement, les tics, le strabisme, l'aplatissement ou le déplissement des oreilles, la gaucherie.

Arrivé là, Victorien avait éprouvé une certaine inquiétude, et s'était demandé si l'inégalité de ses membres, jusque-là insignifiante pour lui, et l'inclinaison de sa tête sur son épaule, n'étaient point précisément un de ces signes de désharmonie qui le voueraient à la folie. Mais il s'était vite rassuré.

Evidemment, la supériorité en toutes choses de son père ne méritait, physique aussi bien qu'intellectuelle, et qui le plaçait au-dessus de tous, le mettait également au-dessus des maladies; de peu d'importance, ces légères déformations étaient plutôt chez lui une élégante originalité qu'un défaut.

Au contraire, de quelle importance n'étaient-elles pas chez son père, et graves et décisives, s'appliquant à son cas avec une justesse véritablement stupéfiante et confirmant, en leur donnant un nom, les remarques que depuis longtemps il faisait.

Certainement il n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour s'étonner de sa sensibilité extrême, de son indignation, de sa tendresse pour ces horribles chiens perdus qui le suivaient partout; mais comme son étonnement et son indignation s'étaient éclairés d'une lumière nouvelle, quand il avait su que cette sensibilité et cette tendresse étaient un des syndrômes des héréditaires qui classaient son père dans les zoophiles.

Souvent aussi, il s'était moqué de sa superstition à propos des dates, de son souci de ne rien entreprendre le 17 février, anniversaire de la mort de son père, et de son désir de remettre les grandes décisions au 19 septembre, anniversaire de son mariage; mais ce qui ne lui avait pas que ridicule, devenait caractéristique maintenant et faisait de son père un phobe quelconque.

Combien d'autres découvertes cette lecture avait-elle provoquées qui catégorisaient scientifiquement les points bizarres et obscurs du caractère de son père : sa manie de l'ordre et de la régularité, son impressionnabilité, son irritabilité; un homme sain n'a pas pour sa femme une tendresse passionnée qui fait de lui, à cinquante-cinq ans, un amoureux de vingt ans; un père raisonnable n'est pas jaloux de son fils et ne le poursuit pas de colères furieuses s'il n'y a pas d'abergation dans ses facultés affectives.

Mais ce qui, plus encore, l'avait touché, c'était un passage qui établissait la parenté de la gravelle et de l'aliénation. Ainsi, tout s'expliquait : chez son père gravelleux, devait à un moment ou à un autre, éclater la folie qui, jusqu'à ce jour, ne s'était manifestée que par ces petits faits insignifiants pour le vulgaire, mais révélateurs pour ceux de son espèce.

Et il s'était dit que le jour où la catastrophe se produirait, ce serait à Soubyranne et non à un autre qu'il confierait l'examen de son père.

Si, en descendant de chemin de fer, il ne s'était pas fait rendre directement place du Louvre où demeurait Soubyranne, c'est qu'il y avait pour lui des choses plus urgentes que cette visite : lire les lettres de son père, d'abord; s'entendre avec Vassiette; puis faire publier par les journaux une note sûr le coup de revolver qui préparât l'opinion publique et pesât sur le médecin. Assurément il n'avait pas le moindre doute que celui-ci ne reconnût dans son père les syndrômes si bien décrits sur lesquels son livre était bâti; mais l'expérience qu'il venait de faire avecle jeune médecin de Fleyer, le rendait circonspect et lui imposait pour règle de ne rien livrer au hasard : prévenu par le journaux, Soubyranne l'écouterait mieux, et ne chercherait dans son dossier, que la confirmation de celui qu'il aurait déjà lu.

Le lendemain matin, après une mauvaise nuit, car au lieuvre et lâpère qu'elle fut le gêna fort pour dormir, son premier soin fut de faire acheter le *Boulevard* et le *Candide* qui tous les deux publiaient son récit, puis il envoya place du Louvre avec à quelle heure Soubyranne recevait; on lui dit de une heure à trois, ce qui lui donnait toute la matinée.

Il voulait l'employer à relire le livre de Soubyranne, mais à peine l'avait-il ouvert que Duriot entra dans son cabinet.

— Quoi se passa-t-il ?

— J'ai reçu une lettre de lon père.

Victorien, qui avait lois lui-même cette lettre à la poste, prit un air étonné :

— Il t'écrit ?

— En même temps que tu me donnais ce témoignage d'affection qui m'a si profondément touché, lui de son côté m'écrivait pour... au surplus, lis sa lettre.

Et Victorien lut cette lettre comme s'il ne la connaissait pas.

— Quelle effroyable maladie, dit-il, bizarre et mystérieuse, qui pour certaines choses et pour certaines personnes brise notre volonté, égare notre raison, anéantit nos sentiments, tandis que pour d'autres elle les laisse intacts : peu d'instants après m'avoir tiré un coup de revolver avec l'intention de me tuer, mon père n'a plus d'autre souci que d'assurer le bonheur d'Antonine et le tien; il est fou pour moi, raisonnable, tendre et affectueux pour vous. Profitez-en, et faites-moi l'amitié de croire que je n'ai suis pas jaloux. Et maintenant, que veux-tu ?

— Je voudrais aller à la Chevrolière, si tu n'y trouves pas d'inconvénient. Tu comprends, n'est-ce pas, que j'aie hâte de voir mademoiselle Antonine.

— Parfaitement; mais la question qui se pose n'est pas de savoir si tu peux voir Antonine, pour cela tu as mon consentement comme tu auras celui de ma mère, mais bien de savoir si tu peux voir mon père sans troubler pour sa santé, ou si tu peux aller à la Chevrolière sans te présenter à lui. Si j'en crois mes pressentiments, Antonine ne sortira pas d'une entrevue avec toi sans que sa physionomie ne trahisse ce nouveau malheur dont elle ne pourra cacher son émotion : chez une fille franche comme elle, il ne faut pas compter sur des explications faciles et naturelles quand mon père l'interrogera; elle balbutiera, s'embrouillera; alors, que pensera-t-il, qu'imaginera-t-il ?

Comme ils discutaient cette question, on frappa à la porte et Méliceux remit à Victorien une dépêche qu'on venait d'apporter.

Elle était de madame Combarieu :

« Nuit mauvaise; insomnie ou sommeil agité, trouble, forte fièvre, température 39 1/2; suis très inquiète; amène médecin; j'envoie voiture à la gare de Houdan, aile l'attendre. Voulait partir ce matin pour Paris; avons eu grande peine à empêcher. »

— Voilà qui coupe court à notre discussion, dit Victorien, après que Duriot eut lu la dépêche; il est évident que dans ces conditions tu ne pourrais pas voir mon père.

— Cela est certain.

— Je te préviendrai donc quand tu pourras venir; Antonine comprendra les raisons qui te retiennent et les approuvera, sois-en sûr.

— J'en suis sûr.

— D'ailleurs, si tu ne peux pas aller aujourd'hui à la Chevrolière, rien ne t'empêche d'écrire à Antonine.

— Mais...

— Je t'y autorise, et ce sera ma mère elle-même qui lui remettra ta lettre que je porterai; comme cela, trouves-tu que les convenances seront respectées ?

Duriot hésita un moment.

— Ne fais pas le timide, dit Victorien; prends ma place à ce bureau et écrit longuement, assuré que tes lettres vous rendras; pour que tu sois plus libre je le laisse seul et vais chez Méliceux.

Prêt à sortir il revint sur ses pas :

— Il est entendu que je remettras ta lettre formée; cela t'inspirera et te donnera des idées, d'être certain à l'avance qu'elle sera seule à te lire.

XXX

A midi et demi Victorien, le bras en écharpe, entrait dans le salon de Soubyranne, il y trouvait, arrivés avant lui, deux piquants comme l'avait les médecins du gaslard des clients, qui, dans des poses ennuyées, attendent le moment d'être reçus, et il prenait place à côté d'eux, n'ayant pour toute distraction que de les examiner, discrètement des yeux, mais avec toutes sortes de curiosités et d'interrogations muettes.

— Est-il fou, celui-là, ou raisonnable ? Qu'a-t-il de dérèque ?

Au moins, était-ce ainsi que Victorien traduisait leurs regards.

Au bout d'un certain temps, celui qui l'examinait avec l'attention la plus manifeste, personnage grave, correctement habillé, de tournure distinguée, l'air d'un diplomate ou d'un magistrat, quitta son fauteuil et vint à lui avec toutes les marques l'une extrême politesse à laquelle se mêlaient certaines nuances.

(*A suivre.*) Henri MALOU.